

FRANÇOIS
RUFFIN

IL EST OÙ,
LE BONHEUR

LLL
LES LIENS QUI LIBÈRENT

Il est où, le bonheur

« Nous sommes tous sur la même planète, tous sur le même bateau. » Le mardi 23 juillet dernier, Greta Thunberg et ses jeunes amis visitaient l'Assemblée nationale. « La bataille pour le climat, nous la gagnerons tous ensemble! »

Ah bon, vraiment ?

Voilà que cet impératif, sauver la planète, nous rassemblerait tous? Riches et pauvres? Damnés de la Terre et actionnaires? Tous unis contre la catastrophe en cours? Voilà que ce nouveau spectre, le réchauffement, éteindrait « la guerre des classes »?

Au contraire, me semble-t-il.

Au contraire: la crise écologique aiguise cette lutte, la renforce. La « guerre » ne porte plus seulement sur le niveau de vie, mais sur la vie elle-même. Nous sommes engagés dans un combat, des « Terriens » contre des « forces destructrices », de l'intérêt général contre les multinationales. Nous avons des adversaires, et ils sont organisés, avec des bataillons d'avocats, de lobbies, d'éditorialistes, d'élus, jusqu'au sommet des Etats.

S'éclairant « à la lumière de Jaurès », François Ruffin rouvre un chemin pour la gauche. Avec cette question au cœur: comment muer le plomb de l'angoisse en or de l'espérance? Il est où, désormais, le bonheur, et le progrès, et le sens de l'existence, par temps d'effondrement?

Député de la Somme, François Ruffin a fondé le journal *Fakir*, publié une quinzaine d'ouvrages, réalisé *Merci patron!* (César du meilleur documentaire) et *J'veux du soleil!*

François Ruffin

**IL EST OÙ,
LE BONHEUR**

Éditions Les Liens qui Libèrent

AVERTISSEMENT

Ceci n'est qu'une ébauche.

J'avais entamé, durant l'été 2018, un texte sur l'écologie qui devait conduire, plus tard, après plusieurs années de réflexion, de maturation, à un gros et beau livre. Les vacances 2019 approchant, j'allais me remettre à cet ouvrage, paisiblement. Mais une urgence s'est imposée, le mardi 23 juillet, après la visite de Greta Thunberg et de ses amis à l'Assemblée. Et c'est à l'inverse un essai d'intervention que je livre aujourd'hui, rédigé à la hâte, et dont je mesure bien les manques, les insuffisances.

J'ai modifié les prénoms des « Jeunes pour le climat » rencontrés.

Pour Laetitia, Sarah, Tim et les autres

« Depuis les tout premiers contacts, les Espagnols n'ont paru animés et poussés que par la soif de l'or. C'est tout ce qu'ils réclament : de l'or, de l'or, de l'or. Au point qu'en certains endroits, les habitants des terres nouvelles disaient : Mais qu'est-ce qu'ils en font de tout cet or ? Ils doivent le manger. Tout est soumis à l'or, tout. »

Bartolomé de Las Casas,
La Controverse de Valladolid.

« Cet optimisme forcené, voisin du désespoir. »

Hannah Arendt,
Nous autres réfugiés.

PREMIÈRE PARTIE

TOUS ENSEMBLE!

1.

« Dans l'Arctique, le permafrost fond soixante-dix ans plus tôt que prévu, et c'est une catastrophe : voilà la dramatique nouvelle du jour ! Hier, dans la ville la plus au nord du monde, à Alert, au Canada, justement, un record de chaleur a été enregistré, avec une température de 24 °C. »

À l'occasion du CETA, fin juillet, je tonnais à la tribune :

« La ville d'Alert porte bien son nom, car ce record devrait nous alerter. On va crever de chaud. On va crever tout court. On fabrique l'enfer sur terre avec les températures de l'enfer. »

Je suis sûr que, le soir, nus entre vos draps, dans le silence de vos consciences, vous êtes comme

inquiets, angoissés pour vos enfants. Je le suis pour les miens : j'ai envie de chialer quand je songe au monde dévasté qui se dessine, celui qu'on leur laissera. Cette inquiétude, cette angoisse, dans vos rangs, dans tous les rangs, dans notre commune humanité, nous la partageons.

Mais le matin revient, avec le costume, le maquillage, la fonction. Et alors, que nous proposez-vous ? Le CETA, le Comprehensive Economic and Trade Agreement, un traité de libre-échange, un de plus, qui comporte quatre-vingt-seize fois le mot "concurrency", mais zéro fois le mot "réchauffement", zéro fois le mot "biodiversité", et où le "grand absent est le climat". »

Ce ton trop brut, trop abrupt, Laetitia le désapprouvait. Ce midi, à l'Assemblée, elle nous sermonnait : « Il est temps de mettre vos différends politiques et sémantiques de côté. »

Cette phrase, je l'ai aussitôt notée dans mon cahier à spirales.

Un spectre nous hante : celui de la débâcle écologique. C'est mon angoisse. C'est mon angoisse, moins pour moi que pour mes enfants, Ambre, 8 ans, Joseph, 10 ans : pour eux, la planète sera-t-elle encore habitable ? L'air respirable ? L'eau buvable ?

Cette angoisse, je la partage avec mes contemporains, avec tous les parents, qui l'affichent ou qui la

TOUS ENSEMBLE !

cachent, qui la taisent ou qui en parlent : dans quel monde vivront, ou survivront, nos enfants ? C'est la toile de fond de nos consciences.

Cette angoisse, avec Greta Thunberg en porte-drapeau, vous, les « Jeunes pour le climat », êtes venus la porter au Parlement, non avec la rage, la révolte qu'on attribue aux adolescents, mais au contraire avec gravité. Avec la gravité de ceux qui vivent une tragédie, et qui le savent, et qui s'y préparent : « Des fois, je me demande si je pourrai mettre au monde des enfants plus tard, ou si ce serait complètement irraisonnable de ma part. Serait-ce vraiment une bonne chose de les élever dans un monde sans biodiversité ? Avec des canicules mortelles régulières ? Des ressources épuisées ? Ou encore des conflits intensifiés ? »

2.

Dans le TGV qui m'amenait, ce mercredi, dans le Doubs, je voyageais avec un autre profil, pas tout à fait « Youth for Climate » : le sénateur socialiste Martial Bourquin, 67 ans au compteur. Mais touillant notre café au wagon-bar, de quoi me fit-il part ? « Chez nous, dans le Jura, les hêtres sont en train de mourir. Ils manquent d'eau, l'air devient trop chaud. Ils crèvent, ils disparaissent, ou alors ils se réfugient en altitude. En Suisse – j'ai lu ça dans *Le Temps* –, ils viennent de se déclarer en "catastrophe forestière". »

Sur la route, ensuite, en voiture, Martial nous les a montrés, sur les collines: « Un tiers des arbres demeurent bruns, ne verdissent plus durant l'été... »

Je ne venais pas en Franche-Comté pour ça. Je venais à Nans-sous-Sainte-Anne pour la source du Lison, pour Charles Beauquier et les sites classés. Mais au casse-croûte, entre charcuterie et fromage, dans la petite salle municipale, les maires ruraux ne m'ont causé que de ça, ou presque: « Quand j'étais jeune, on recevait des amis le soir, qu'est-ce qu'on faisait? On sortait la canne et on attrapait quatre truites dans la rivière derrière... C'est fini, maintenant. Y a plus rien dedans, quasiment.

– Les étrangers venaient de loin pour pêcher chez nous...

– C'est plein d'algues, désormais. L'eutrophisation. Comment vous voulez que les poissons respirent?

– C'est à cause du comté. Bon, tant mieux pour la région, ce succès, mais avant on en produisait 20 000 tonnes. On a triplé avec les exportations... Les prairies sont arrosées de glyphosate, ils répandent du lisier...

– Y a la sylviculture, aussi. Avant, ils ne coupaient le bois qu'en hiver. Aujourd'hui, pour des raisons économiques, parce qu'ils investissent dans des grosses machines, c'est toute l'année. Mais le bois se conserve moins bien quand il fait chaud, il est attaqué par des insectes, des maladies, et du coup il faut qu'ils traitent, qu'ils traitent avec de la chimie.

TOUS ENSEMBLE !

– Des scientifiques ont fait l'expérience, sous nos yeux : une goutte de leur produit, rien qu'une goutte, dans un bocal, et en dix minutes le poisson était mort.

– Y a le réchauffement, aussi, + 2 °C dans les rivières. Parce que c'est pire, c'est plus marqué dans l'eau que sur terre. Et ça, la température, c'est le plus important pour les poissons...

– On est à 300 mètres d'altitude, mais 2 °C en plus, ça nous ramène au niveau de la mer. Donc, les poissons, eux, il faut qu'ils remontent de 300 mètres...

– Là, pour l'eau, on vous parle de la qualité, mais il faudrait parler de la quantité. L'an dernier, jamais je n'avais vu ça, jamais : le Doubs a disparu sur quinze kilomètres ! Jusqu'à Besançon ! Asséché comme un oued...

– Pendant un mois, nos communes ont été ravitaillées par citerne !

– Le préfet était plus qu'inquiet : comment il ferait s'il devait approvisionner des grandes villes, Sochaux, Belfort ? Il se préparait au pire.

– De toute façon, un climatologue de Météo-France nous a fait une conférence : c'est comme si le sud avançait de dix mètres par jour, de quatre kilomètres par an. On a aujourd'hui le climat de Lyon, dans dix ans on aura celui d'Avignon, dans vingt ans celui de la Toscane, et en 2080 celui de la Grèce... »

3.

L'été précédent, à la bibliothèque municipale d'Amiens, j'avais emprunté en CD audio *Soudain dans la forêt profonde*, du romancier israélien Amos Oz. Roulant vers l'Ardèche, nous avons écouté ce conte en famille.

Le résumé en est simple : les animaux ont déserté un village.

« On n'y voyait plus le moindre petit chardonneret, il n'y avait aucun poisson dans le torrent. Voilà des lustres qu'on n'y avait vu des insectes ou des reptiles, pas même des abeilles, des moustiques ou des mites. Un étrange silence y régnait en permanence. Les oies sauvages ne sillonnaient pas le ciel vide. » Avec mes enfants assis à l'arrière, écoutant ce récit, je m'inquiétais : verraient-ils encore des abeilles, des chardonnerets, des oies sauvages ? Et les enfants de mes enfants ?

Cette histoire compte des marginaux, des rebelles.

Ainsi, Emmanuela, l'institutrice, considérée comme une fofolle, fait dessiner aux enfants des lapins, des renards, des poules, et accroche ces feuilles sur les murs de l'école. Elle leur fait aussi imiter le meuglement de la vache, le croassement du corbeau. Il y a aussi Almon, le pêcheur, qui offre des statuettes d'écureuil, de grue, pour que les enfants

TOUS ENSEMBLE !

sachent encore à quoi ressemblent un papillon, un poisson, un poussin.

Mais les autres adultes préfèrent se taire. Ils préfèrent effacer leur crime, l'oublier. Un soir, l'un des enfants, Matti, prend son courage à deux mains et demande à son père : « Pourquoi les animaux ont disparu du village ? » Celui-ci hésite avant de répondre, se lève de son tabouret, nerveux, se met à faire les cent pas dans la pièce : « Alors, voilà, Matti. Il s'est passé certaines choses ici, des choses dont il n'y a pas de quoi être fier. Mais nous ne sommes pas tous responsables, pas au même degré, en tout cas. Et puis, qui es-tu pour nous juger ? Tu es trop jeune. De quel droit nous blâmerais-tu ? Tu ne peux pas condamner des adultes. D'ailleurs, qui t'a parlé des animaux ? On a oublié, un point c'est tout ! N'y pense plus, personne n'a envie de se rappeler. Maintenant, descends me chercher des pommes de terre à la cave et arrête de parler pour ne rien dire. Écoute, Matti, on va faire comme si nous n'avions jamais eu cette conversation, comme si on n'en avait jamais parlé. »

Mes enfants toujours assis sur la banquette arrière, je me suis demandé si, à notre tour, bientôt, nous devrions fuir cette question. Cette fable, je l'avais citée dans l'hémicycle, face au ministre de l'Agriculture. Et m'interrogeant : serons-nous, nous aussi, submergés par la honte, la culpabilité de n'avoir rien fait ?